Ratages d'actualisation et évitement des temps et des personnes en production discursive orale

Jeanne-Marie Barbéris et Françoise Gardès-Madray

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/3507>

DOI : [10.4000/praxematique.3507](https://doi.org/10.4000/praxematique.3507)

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 1986

Pagination : 37-62

ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Jeanne-Marie Barbéris et Françoise Gardès-Madray, « Ratages d'actualisation et évitement des temps et des personnes en production discursive orale », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 7 | 1986, document 4, mis en ligne le 01 janvier 2015, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/3507> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.3507>

Jeanne-Marie BARBERIS et
Françoise GARDES-MADRAY
U.A 04-1052,
Université Montpellier III.

RATAGES D'ACTUALISATION ET EVITEMENT DES TEMPS ET DES PERSONNES

EN PRODUCTION DISCURSIVE ORALE

O.1. Notre communication a pour objet de présenter quelques réflexions sur le temps d'actualisation et sur la construction en discours de ce que nous appellerons l' "ici" et l' "ailleurs" de la personne, à travers un modèle auquel Robert Lafont a donné le nom de topogénèse. Cette dénomination dit assez l'ampleur de la dette de la praxématique, cadre théorique dans lequel nous nous situons, envers la psychosystématique de Gustave Guillaume dont il n'est pas exagéré de dire qu'elle est issue. Mais elle s'en écarte dans sa visée épistémologique, essentiellement comme nous allons le voir par la mise en évidence de la topogénèse sous toute parole. Nous n'ignorons pas que ce concept de topogénèse fait difficulté pour la plupart des disciples de Gustave Guillaume. Mais c'est précisément par là - par ce renversement interne du guillaumisme - que nous nous définissons, en acceptant les risques de cette définition.

Conséquence de ce choix, la praxématique se définit comme une linguistique de la parole productrice ; - là se dessine une fracture avec la psychomécanique une linguistique de la production sociale du sens -là se précise nettement la nature de la fracture. Nous aurons l'occasion de revenir sur le fait que, pour nous, la production sociale du sens ne se réduit pas à un " petit face-à-face homme-homme " auquel s'opposerait, en toute indépendance, l'éternel et " grand face-à-face homme-univers " (1). Les pratiques langagières constituent l'objet de nos analyses. Dans cette perspective, le maillage linguistique qui constitue la langue n'est pas autre chose qu'une saisie par l'homme, à un moment donné de l'histoire, de la réalité, c'est-à-dire du réel, connu et découpé précisément par le moyen du langage socialement réglé. Aussi la praxématique se propose-t-elle de dépasser la célèbre dichotomie saussurienne langue-parole dans laquelle s'ancrent tous les développements structuralistes de la linguistique et les blocages, si souvent dénoncés aujourd'hui, d'une conception qui traite le sens en produit réifié, laissant dans les marges une question essentielle : comment ce sens est-il produit ? Selon

quelle dynamique énonciative ? La question une fois posée, ce n'est pas y répondre que de transformer en instances prédéterminantes les schémas logicistes de représentation d'un sens réifié, dans un débat sur les rapports entre structures superficielles et structures profondes.

0.2. Echappant à ce déterminisme étroit, Gustave Guillaume est sans conteste le premier à avoir jeté les bases d'une saisie dynamique des rapports entre praxéogénie et glossogénie, pour reprendre les termes de Roch Valin (2), dans la mesure où il fonde le développement de sa chronogénèse sur le concept, central à nos yeux, de temps opératif. Il est aussi le premier à avoir affirmé la solidarité entre l'émergence de la personne et la construction de l'image-temps. C'est donc par rapport à sa théorie que nous envisagerons trois points :

1. Notre interprétation du temps opératif comme facteur permettant d'isoler trois moments dans l'actualisation d'un discours : le temps de l' "à-dire", le temps du "dire" et le temps du "dit".

2. L'élaboration de la topogénèse qui, à tout moment de la communication, dessine l'ici et l'ailleurs de la personne, dans un double mouvement allant de l'universel au particulier et du particulier à l'universel.

3. L'analyse d'une série d'exemples statistiquement représentatifs extraits d'un corpus d'enquête sociolinguistique en milieu minier. Cette analyse se propose de rendre compte de quelques phénomènes de ratage à l'oral et des stratégies d'évitement des temps et des personnes, facteurs qui laissent des traces, au niveau du dit, du temps de l'à-dire et du mécanisme de construction de la personne.

I. LE TEMPS DE L'A-DIRE, DU DIRE ET DU DIT (3)

1.1. La notion de temps opératif constitue l'ancrage profondément réaliste de la théorie guillaumienne : l'activité de langage est par là inscrite dans son temps de production et envisagée sous son aspect concret comme le souligne très nettement la leçon du 7 avril 1949 (L.L, vol.2, p.150) : " L'étude des phénomènes sur lesquels repose la construction du langage doit être rapportée au temps opératif porteur des dits phénomènes, lequel, pris par le travers, se divise en moments distincts opposables. La découverte, sous les faits linguistiques, du temps opératif porteur, dont on a fait un axe d'analyse, est le côté extrêmement concret de la psychosystématique. Et c'est sur la découverte de ce temps opératif porteur que se fonde la technique analytique que nous nommons " linguistique de position ".

Roch Valin reprend, sous la dénomination de temps praxéogénique, cette notion de temps opératif, et il l'inscrit dans une relation dynamique

avec un temps glossogénique, temps de construction de la langue et des langues à travers l'histoire. Le locuteur est donc présenté comme soumis à un héritage, la glossogénie, mais il dispose aussi d'un pouvoir de modification de l'héritage, réinvestissant la systématique langagière à chaque acte de parole. L'accent est mis sur l'interdépendance, le va-et-vient, entre virtualités offertes par le système et actualisation de ces virtualités, prises de possession des potentialités linguistiques par le sujet producteur de sens. Cette prise de possession lui donne une relative latitude d'infléchir la légalité glossogénique selon sa visée signifiante, avec, pour limites, les contraintes internes du système et l'acceptabilité sociale du sens.

Ce rapport dynamique rend caduque la distinction saussurienne entre diachronie et synchronie, mais aussi l'opposition langue-parole - où la parole est simple soumission, plus ou moins réussie, à la permissivité d'une langue homogène et sans conflits. Mais nous sommes confrontés, à ce point, à un choix épistémologique. L'opérativité concrète du langage contredit le dualisme statique inscrit non seulement dans le structuralisme mais aussi dans une lecture possible du guillaumisme, lecture qui privilégie une définition du temps opératif comme un parcours, du " signifié de puissance " au " signifié d'effet ".

On se heurte à ce qu'il faut bien nommer une difficulté interne de la théorie : on doit opter entre une conception du langage vu comme enchaînement d'opérations concrètes inscrites dans un temps effectif de réalisation ou une linguistique de position, définie comme une logique explicative. La seconde interprétation reconduit, de fait, la soumission saussurienne de la parole à la langue ; le temps opératif devient une simple successivité logique, une consécution de la condition permissive à la conséquence permise. Il devient le temps de la transition de la langue au discours, le temps d'un transfert plus ou moins mécanique, représentation en restriction de l'actualisation et du temps concret de l'énonciation. Il y a effacement du sujet producteur, ramené à une position logique, avec négation des conflits, des fractures à travers lesquelles s'élabore tout message verbal.

Robert Martin résume très clairement cette position quand il écrit : " Le temps de l'énonciation peut être idéalement réduit à un instant T, idéalisation justifiée par ce fait que, durant la profération de la phrase, les conditions de vérité restent inchangées. " (4). On aura reconnu le " sujet idéal ", artéfact cher à bien des linguistes, sujet inscrit dans une cohérence sans faille, et dont le seul objet est de déployer cette cohérence dans un univers de possibles logiques. L'évidement du sujet a pour corollaire l'évidement du temps d'énonciation qui échappe ainsi aux conditions concrètes de la production d'un dire.

1.2. La praxématique, pour sa part, interprète le temps opératif en matérialité. Tout acte de parole est porté dans son temps de production, par une pulsion communicative, une intentionnalité de dire. Pour se décharger, cette pulsion met en oeuvre des programmes de phrases où la signifiante doit passer, de façon toujours conflictuelle, à travers le filtre que constitue le réglage social du sens. Nous distinguons trois instances dans cette mise en oeuvre d'actualisation : le temps de l'à-dire, le temps du dire et le temps du dit. L'à-dire est le temps de l'élaboration et de la programmation praxémique (lexicale), parapraxémique (morphologique) et phrastique, qui précède, en inconscience, la réalisation des unités linguistiques. Second moment, le temps du dire est le temps de la réalisation effective, de l'extériorisation de ces unités, mesurable à la somme de leur durée et aux pauses qui découpent le flux verbal. Troisième stade, le temps du dit fait intervenir la capitalisation de ces unités en mémoire syntaxique, permettant la cohérence du discours. Et c'est par là qu'une linguistique de la parole rejoint la cohérence recherchée par une linguistique de la langue. Pour nous, la cohérence est un gain du discours.

Il n'y a pas, entre ces trois niveaux, successivité linéaire mais superposition décalée et souvent conflictuelle. L'à-dire est un temps inconnaissable : suspendu sous le temps du dit, il continue de construire en anticipation ses programmes de phrases, tandis que le dire déjà programmé s'extériorise. Il contrôle le déroulement du dire et peut l'interrompre, le faire bifurquer. Mais il est, en même temps, soumis au dit, aux paroles déjà prononcées qui pèsent de leur matérialité dans le déroulement irréversible du flux verbal. Ce qui est dit est dit !

Alors que le temps du dire est une durée d'opérations d'élocution, le temps de l'à-dire et du dit sont des durées d'opérations mentales, soumises à un rapport dialectique mémoire-anticipation sans lequel il n'est pas possible de construire un discours. L'à-dire met en contact praxéogénie et glosso-génie, restituant son stock mémoriel de modèles linguistiques et culturels, et modulant, dans chaque production discursive, la part d'appropriation du langage et d'innovations individuelles, la part aussi de reproduction de déjà dit, dont les stéréotypes constituent la forme la plus visible. Autre signe tangible de cette mémoire-anticipation dans l'à-dire, le fonctionnement des tabous linguistiques qui, selon les cultures et les groupes, interdisent de parole certains vocables.

Insistons sur le fait que l'activité de programmation de l'à-dire, ses

choix, ses interdits, son temps de réalisation, se situent en inconscience. On ne peut les saisir que dans les failles, les ratages, c'est-à-dire par les retombées de ce processus sous-jacent. L'oral est un lieu privilégié d'observation de ces retombées. Parce qu'il est toujours différé, l'écrit réussit à gommer la plupart des traces de l'à-dire en action. A l'oral au contraire, les ratages d'actualisation prennent des formes multiples : mots interrompus à peine esquissés, court-circuitage d'un programme de phrase par un silence ou par un autre programme de phrase, lapsus, interférences, mots-valises, bafouillements, borborygmes, télescopages diglossiques, éléments de remplissage à fonction phatique qui gagnent du temps et permettent à l'à-dire de construire la suite du message.

Plus encore que par ses pleins, l'énonciation en cours laisse repérer l'à-dire au creux de ses silences ; les pauses, par leur nombre et leur durée, donnent à l'oral un rythme spécifique qui coïncide très rarement avec le rythme syntaxique de l'écrit, sauf bien sûr, si l'on se propose de parler comme un livre. L'importance des silences est significative des difficultés et des enjeux de la communication. On sait, depuis les mesures de Goldman-Eisler (5) que, plus le contenu informatif d'une séquence verbale est dense, plus longue est la pause hésitative qui la précède. L'augmentation de la redondance a pour corollaire l'abrègement des pauses.

Le temps du dire, temps matériel mesurable dans son rythme et sa durée, porte donc les traces décalées de l'autre temps, non mesurable directement, celui de l'à-dire. Le temps du dire est ascendant : l'extériorisation des paroles se déroule selon un processus assimilable à la représentation du présent de l'indicatif. Le seuil d'actualisation se déplace à mesure que les phonèmes et les pauses matérialisent le message. La suite virtuelle des paroles, visée d'accomplissement énonciatif en alpha, verse le dit, accompli de l'énonciation, en chronotype oméga. Par seuil d'actualisation nous entendons le point d'observation où se situe mentalement le sujet qui s'écoute et à tout moment intègre dans sa mémoire-prévision, à l'intérieur de l'à-dire, la progression du dire. Le seuil d'actualisation a donc une existence non seulement matérielle, lieu où les sons se réalisent, sortent de la boîte noire que constitue l'à-dire, mais une existence mentale, seuil sans cesse déplacé, séparant dans la représentation que le sujet en action de langage se fait de son discours, le stockage en mémoire du dit et la prévision de la suite déjà programmée et prête à être extériorisée.

Quant au dit, il doit être replacé dans son cadre d'énonciation

et d'interaction verbale. Il n'est pas une somme, entièrement cernable et totalisable, des paroles déjà dites tant pour celui qui parle que pour son co-énonciateur. Nous ne visons pas seulement ici les limitations de la mémoire humaine en termes de capacités à stocker l'information mais plutôt l'intentionnalité qui infléchit en ascendance la programmation de l'à-dire et aussi, en descendance, la vision du dit. La mémoire humaine est une mémoire à trous. Elle est le lieu de blocages et de censures. D'autre part, les échanges verbaux sont des structures ouvertes ; c'est le hasard souvent qui y met fin. Malgré les formules de clôture, une conversation, comme tout texte, mais plus que tout autre texte, n'est pas un énoncé refermé sur lui-même. Le temps du dit n'est donc, pour aucun des protagonistes d'une communication, l'accumulation des paroles et des pauses extériorisées. C'est une masse aux contours flous, avec des failles, des lacunes ; il ne peut, répétons-le, être saisi comme un entier, une somme. Ce qui aurait pu être dit, ce qui sera dit plus tard dans une autre conversation, continue en virtualité d'à-dire le fil d'Ariane jamais rompu. Cette discontinuité et ce sentiment d'incomplétude résultent du décalage entre la pulsion communicative et le réglage, en restriction, constaté dans le dit par les co-énonciateurs.

Reste à voir comment le sujet inscrit l'ici et l'ailleurs de son espace personnel dans le temps d'actualisation tel que nous venons de le décrire.

II. L'ICI ET L'AILLEURS DE LA PERSONNE (6)

2.1. Guillaume, on le sait, accordait une importance particulière au problème de la personne, de ses marques morphologiques et de sa place en système, bien avant que l'énonciation soit devenue objet privilégié de recherche en linguistique. Il affirme par exemple dans sa leçon du 17 décembre 1948 (L.L, vol.2, p.46) : " Il n'est pas dans le langage de problème plus étendu que celui de la personne. La personne, par présence ou par absence, se retrouve partout dans l'ouvrage construit qu'est la langue ". Force est bien de constater, toutefois, qu'il n'a pas cru bon de publier le détail de ses analyses sur une question pourtant essentielle à ses yeux, puisqu'il étend la catégorie du pronom à tous les actualisateurs du nom, à tous les toponymes di-rions-nous. La plupart de ses réflexions sur le sujet sont encore inédites. Faut-il y voir la négation de fait d'une importance affirmée, ou le signe d'une réserve sur l'efficacité de ses propositions pour rendre compte d'un fonctionnement dont il souligne à plusieurs reprises l'extrême complexité ?

Son approche de la question est fondée sur le rang affecté à la personne dans le plan verbal et sur l'opposition entre personnes simples et personnes doubles.

2.2. Après avoir posé, à la base du système, l'incidence du verbe à la personne, Guillaume nie, dans un même mouvement, cet ancrage matériel en plaçant les personnes de langage - je, tu, nous, vous - sous la dépendance d'une personne logique, la troisième personne de rang ordinal, toujours présente sous les personnes de rang 1 et 2. Elle constitue la marque du délocuté dans le locutif et l'allocutif. Une formulation nous paraît révélatrice dans la leçon déjà citée : " "Je" est bien la personne qui parle mais attention : "je" qui parle parle de lui-même. "Tu" est bien la personne à qui l'on parle, mais il est la personne, attention de nouveau, à qui l'on parle d'elle. Ainsi sous "je" et "tu", personnes locutive et allocutive, il y a dans les deux cas et, parallèlement, une personne dont il est parlé. "

Prisonnier ici des catégories traditionnelles de la grammaire, fondées sur une philosophie du sujet plein et transcendant, Guillaume ne parvient à formuler clairement ni le clivage du sujet ni le positionnement de ce sujet dans sa parole. Comment en effet poser plus explicitement hors du cadre de sa production effective le problème de la personne ? Lorsque je produis la séquence " je parle ", je ne suis pas "je" qui parle de lui-même mais "je" qui parle de "moi", sous peine d'abandonner précisément la sphère allocutive dans laquelle "je" est pour moi le moyen de me poser en instance de discours. De même, en symétrie, "tu" n'est pas la personne à qui l'on parle d'elle. Quand je produis la séquence " tu parles ", je te pose en interlocuteur, et ce faisant, je te parle de "toi". La répartition qui s'opère par cet acte énonciatif entre l'ici et l'ailleurs de la personne n'est pas d'ordre logique mais l'expression de l'ancrage du sujet au réel qu'il reproduit dans sa parole : telle est pour nous l'opération de toposité. Les pronoms marqueurs de personne y dessinent un espace, qui est celui de l'interlocution, mais aussi et d'un même mouvement, celui de la relation intersubjective.

Gérard Moignet et André Joly reprennent et développent sous des formes diverses la thèse guillaumienne posant le primat d'une troisième personne fondatrice et omniprésente. Ils s'inscrivent en rupture avec l'opposition bien connue introduite par Benveniste entre personne et non-personne qui a animé les débats des linguistes ces vingt dernières années. Alors que nos vues concernant le temps d'actualisation nous situaient largement dans le prolongement de la réflexion guillaumienne, nous arrivons ici à un point d'achoppement entre les deux théories. Pour nous l'opposition personne/non-personne

de Benveniste trouve sa valeur dans les acquis de la psychanalyse.

2.3. Deux textes ont particulièrement influencé notre réflexion : l'étude de Lacan sur Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je et la page de Freud sur le " fort-da ". La praxématique pose un parallélisme entre la conquête de l'imaginaire personnelle et corporelle et l'acquisition de la personne linguistique. Cette émergence de la subjectivité que Robert Lafont définit comme la toposèse primitive (7), s'effectue en trois phases :

1. Au stade du miroir, entre le sixième et le dix-huitième mois, l'enfant contemplant son image spéculaire se fabrique une matrice symbolique où le moi s'éprouve en solitude close et vivante. Cette matrice est liée à une expérience de présence-absence, jouée à travers l'apparition-disparition de son image dans la glace. Pendant cette phase jubilatoire, l'enfant acquiert une assez grande masse d'éléments linguistiques mais il demeure incapable de nommer son image comme de se nommer lui-même.

2. On peut situer vers le dix-huitième mois le changement décrit par Freud sous le nom de " fort-da ". L'enfant qu'il observe joue à faire apparaître - disparaître une bobine en émettant lorsqu'il rapproche ou éloigne l'objet des phonèmes où Freud reconnaît l'opposition " fort " (ailleurs)- " da " (ici). Ainsi l'enfant symbolise-t-il la présence-absence de sa mère ; en jouant une situation qui le traumatise et en la maîtrisant, il se dédommage. Par symbolisation, il transfère cette dialectique de présence-absence à n'importe quelle situation objective. Un article de Sidonie Melher, publié en 1976 dans le numéro spécial que la Revue Française de Psychanalyse consacre au langage a confirmé et approfondi cette observation d'un moment capital dans la construction du sujet. A ce deuxième stade, la toposèse primitive se trouve renforcée, l'espace structuré comme un lieu de présence de la première forme linguistique d'un "moi" en construction, l'ici auquel s'oppose une marge d'absence, l'ailleurs. Mais ce "moi" ne peut pas encore se dire, "fort" et "da" en sont les traces, non encore centrées sur un sujet, mais sur un moi référentiel symbolisé par deux données de l'espace objectif.

C'est l'époque où l'enfant se nomme lui-même par son prénom c'est-à-dire à travers la dénomination que lui impose son entourage. Sa conscience est comme submergée par la pression de la micro-société dont il a l'expérience.

3. Dans un troisième temps, situé par René Zazzo (8) entre deux et trois ans, l'enfant qui a acquis une masse considérable de praxèmes, entre enfin en possession des outils linguistiques d'une toposèse de réalité atteinte : le "je" et le "tu". Il maîtrise alors l'opposition personne/non-personne et conjointement, se donne, dans et par le langage, statut de sujet. Cette subjectivité s'est construite par le dégagement, dans un "ça" indifférencié, d'un "ça"

privilegié, que constitue pendant un temps l'enfant qui ne se perçoit que comme un objet, sous son propre regard ou sous le regard de l'autre. Le "je" apporte non seulement une assomption subjective par rapport au "ça" mais une prise de pouvoir sur lui et sur le monde. Pour s'identifier pleinement, le "je" doit non seulement se démarquer de la totalité du "ça" mais, à l'intérieur du couple intersubjectif, se démarquer de son autre, le "tu". "Tu" est l'instance de discours d'un interlocuteur nécessaire dans la dyade "je-tu" (9), interlocuteur nécessaire mais problématique face à un locuteur certain. Plus profondément, le "je" est toujours miné par le "ça", restant avec lui en rapport dialectique de même et d'autre. La conquête de l'identité subjective ne peut s'achever, elle se rejoue sans cesse sur des frontières toujours menacées.

2.4. Dans l'articulation du même et de l'autre, le système de l'opposition "je-il" est une dialectique fondamentale jamais abolie. Dans une topothèse achevée et désormais stable, "das Ich" et "das Es", le "moi" et le "ça", occupent les places systématiques de "da" et "fort". La fonction pronominale est une fonction de topothèse, de positionnement du sujet dans son espace.

Nous ne pouvons qu'esquisser en quelques mots le point actuel de notre réflexion sur l'organisation systématique des rapports personne/non-personne. Ce fonctionnement s'inscrit en dynamique dans une double tension :

Une première tension étrencissante part d'un "nous" universel, "nous

les hommes", pour aboutir, par élimination du "ça", à la personne unique "je", rejetant progressivement en altérité, tous les mêmes avec lesquels elle peut s'associer, ce qui est représenté dans le schéma par les "ça" en exclusion.

Le "je", à ce point, se fracture et se projette en "tu", par le phénomène si souvent décrit de l'inversion personnelle. A partir de "tu", une tension élargissante réintègre le "ça" en exclusion de "je", jusqu'au "vous" universel qui désigne en expansion, tous les autres sauf moi, "vous, les hommes", cas-limite où se perd l'emprise du "je" sur l'ailleurs qui lui est relié par l'inscription en topos de son autre qu'est "tu". Dire "vous les hommes", à ce niveau de généralité, est en quelque sorte se rejeter de l'espèce, s'instituer dieu. Il ne faudrait pas déduire du schéma une symétrie de fonctionnement entre "je" et "tu". Cette figuration fait en effet l'économie d'une différence fondamentale de statut entre les deux éléments de la dyade interlocutive : "tu" est sous la dépendance énonciative de l'instance de parole "je", qui le pose.

Dans la tension 1, "nous" exprime un universel qui a pour perspective le "je" singulier. Cette représentation pose "nous" comme un condensif toujours situé sous l'instance dominante du "je". La deuxième personne peut faire l'objet d'une double saisie, elle a donc une double possibilité de positionnement dans le système : implicitement, elle peut figurer sur tout le parcours élargissant qui va de "nous les hommes" à la position duelle : "nous deux". Absorbée dans le condensif "nous", le "tu" n'est pas alors autre chose que le même qui s'assimile le "je", dans une dialectique de dominance-soumission de l'un ou l'autre pôle. L'unicité du "je" dégage par expulsion l'unicité du "tu", jusque-là intégrée au condensif "nous".

En deuxième tension, le "tu" pluralisé se déploie en expansif, réintégrant progressivement du "ça", dans une altérité à laquelle "je" - qui pose "tu" - donne statut de personne, tout en s'excluant, marquant sa distance, sa différence irréductible par rapport à ce "vous autres".

C'est dans cette dissymétrie que se fonde la dynamique du système.

III. CONFLITS DANS LA PAROLE ET CONSTRUCTION D'IDENTITE

3.1. La praxématique, rappelons-le, s'est construite comme théorie de la production du sens. Ses objectifs l'amenaient à faire une large place aux productions discursives orales prises comme textes, c'est-à-dire comme ensembles construisant leurs clôtures. Toute prise de parole est à nos yeux à la fois lieu et enjeu de conflits sur le sens. Par sa nature même, l'oral porte les traces de tensions antagonistes qui le modèlent, le rythment, le perturbent. A l'opposé, les pratiques scripturales s'appliquent à réduire - par un réglage

univoque du sens produit - tous les possibles qui s'affrontent dans le temps de l'à-dire, pour aboutir à un dit soigneusement normé, contrôlé, corrigé. On sait bien que cet effort toujours recommencé pour réduire à néant la signification tient du mythe de Sisyphe mais il ne faut pas sous-estimer son efficacité, qui tend à faire passer le produit réifié de l'écrit pour le seul pertinent. L'idéologie reflète bien cette représentation en réduction quand elle cherche "le sens" d'un texte. Les corbeilles à papier renvoient ainsi au silence de la censure brouillons, premiers jets, ratures, plans et canevas, bref le travail d'élaboration du produit finalement mis en circulation sur le marché du sens - sans compter toutes les pistes abandonnées qui n'ont pas même atteint le stade de l'ébauche écrite et se sont perdues dans le no man's land de l'élaboration mentale.

L'oral présente donc l'avantage de projeter sur l'axe syntagmatique ces esquisses contradictoires et inabouties que les pratiques sélectives de l'écrit renvoient à la virtualité des paradigmes. Pour reprendre une formulation chère aux structuralistes et aux théoriciens de l'information, l'écrit est le résultat d'un "ou" exclusif, interposé entre les possibles de l'à-dire, alors que l'oral laisse voir dans le dit un stade d'élaboration où les éléments du choix sont encore confrontés en termes de "et/ou" : la parole déploie en successivité plusieurs parcours programmatiques qui se télescopent jusqu'au moment où le locuteur établit des choix et une hiérarchie énonciative en faisant aboutir préférentiellement un programme, quitte à remettre en cause cette option dans un enchaînement discursif toujours travaillé par des contradictions. Ces contradictions peuvent être entendues comme signes de cohérence ou d'incohérence.

L'incohérence apparaît comme une donnée immédiate de l'analyse des conversations : l'observateur repère d'emblée un nombre important de séquences mises en contact par la chaîne parlée et qui se contredisent parfois mot pour mot ; ces incohérences sont le fait d'un même intervenant, souvent dans la même réplique. Inconséquences de surface qui signalent paradoxalement les constantes d'une cohérence profonde, celle des conflits où s'articulent, dans les dialectiques nombreuses et imbriquées, l'investissement du sujet dans son dire, son clivage par l'autre, sa soumission à la pression sociale, son effacement devant un discours préconstruit dont il n'est plus que le reproducteur inconscient... A travers contradictions et redondances, les programmes de sens inaboutis dans un premier temps réaffleurent, émergent et finissent par se formuler, plus ou moins clairement.

3.2. Comment observer ce type de tensions intersubjectives dans l'échange verbal ? Sans entrer dans le détail de la problématique de l'enquête sociolinguistique (10), disons d'un mot que ni le terrain d'observation ni la méthode de collecte des données n'ont intérêt à être aseptisés - si tant est qu'ils puissent l'être vraiment !

Premièrement, la méthode d'observation :

Pour être dynamisé, un échange verbal exige des enjeux et des positions par rapport à ces enjeux. A notre avis, tous les protagonistes d'une interview ont un rôle actif à tenir pour être des interlocuteurs à part entière . C'est dire que l'enquêteur ne saurait se limiter au rôle d'acquiescement distant et poli, modèle de l'observation qui se veut idéalement neutre mais qui fausse le jeu. On ne dialogue pas avec un mur qui a des oreilles, voire avec un magnétophone...

Autre écueil plus subtil : l'écoute fusionnelle systématique, l'ex-cès d'affabilité qui réduit l'échange à une pulsion communicationnelle sans ancrage et sans but. Le dialogue suppose la différence.

Deuxièmement, le terrain d'observation :

Le corpus dont nous allons analyser quelques extraits est constitué d'interviews enregistrées dans le cadre d'une enquête sociolinguistique en milieu minier. Elle a été réalisée entre 1982 et 1984 par Françoise Gardès-Madray et Jacques Brès. L'entreprise choisie - les Houillères des Cévennes - est traversée par quelques clivages qui interpellent tous les interviewés et les conduisent à se positionner :

- L'entreprise est ethniquement diversifiée ; trois ensembles s'y dessinent aussi bien dans la réalité statistique que dans les représentations que livrent les intéressés. Chez les mineurs de fond, objet de l'enquête, on trouve 50% de Français, 20% d'Européens (Italiens, Espagnols, Polonais), et 30% de Maghrébins (presque exclusivement Algériens).

- L'entreprise est le lieu de violents conflits sociaux ; au terme de nombreuses actions syndicales contre la récession et la fermeture du bassin minier, les mineurs de fond du puits Destival s'engagent, le 5 mai 1980, dans une grève de 13 mois qui, par ses formes comme par sa durée, fait date dans la corporation minière et dépasse le cadre de la Houillère pour interpellier l'économie régionale. Les grévistes réclament en effet la mise en exploitation d'un gisement, le gisement de Ladrecht. Ils occupent le fond, exploitent et vendent le charbon, font sauter, en avril 1981, le barrage qui interdisait l'accès au gisement... Malgré une victoire temporaire en juin 1981, les tensions persistent

et la menace de fermeture se précise de mois en mois au cours de l'enquête. Pour les 262 interviewés, un nouveau conflit paraît imminent et l'espoir a fait place à la déception.

- La mine est un milieu professionnel fermé et fortement hiérarchisé mais dans lequel les relations d'autorité ont été bousculées par la crise charbonnière et le conflit de Ladrecht.

L'enquête, menée sous forme d'entretiens semi-directifs a porté sur quatre topiques :

- le rapport à un métier menacé,
- le rapport à la grève et à ses formes,
- les rapports de pouvoir dans une entreprise en crise,
- les rapports entre langues et entre identités ethniques.

3.3. Face à ces quatre topiques, l'ici et l'ailleurs de la personne ne se découpent pas toujours en termes d'inclusion et d'exclusion claires. La tension 1 de notre schéma figure toutes les positions dans lesquelles "je" peut s'associer aux "idem" qu'il se reconnaît ou s'assimile tandis que la tension 2 rejette les "aliud", les autres qu'il interpelle comme interlocuteurs convoqués en positivité ou négativité dans la relation allocutive : "tu" et "vous" peuvent en effet être vus comme des alliés potentiellement intégrables à la communauté énonciative "nous", ou comme des adversaires, des étrangers sujets à caution. La confiance d'exprime de manière redondante dans les appuis de discours tels que "disons" (tension 1), "tu vois", "voyez", "vous savez", "tu sais" (tension 2). Il s'agit d'outils métadiscursifs destinés à commenter en valorisation la relation allocutive. La défiance en revanche ne s'exprime pas en termes de stéréotypes métadiscursifs, sauf dans l'ambiguïté : "tu parles !", selon les contextes, renforce la parole de l'autre en l'approuvant ou la conteste ironiquement.

Restent les exclus de la communauté du dialogue, les "ils" qui réfèrent, par valeur indicielle ou par anaphore, à des êtres humains. Ces "ils" désignent ceux dont l'énonciateur au moment où il formule sa parole, écarte le système de valeurs ; ceux qui ne font pas partie de son réseau de solidarité. Par rapport à la sphère allocutive, celui ou celle qui devient objet de parole perd son statut de personne participante. Mais en terme de relations anaphoriques avec un antécédent lexical, ils restent des individus nommables, identifiables (par un nom propre) ou catégorisables (par un nom commun).

(1.A) " Peyrac je sais pas si si vous le connaissez "

(2.A) " parce qu'is is étaient quatre-vingts pas plus / les CRS "

Il est un mode d'exclusion plus radical encore que le "il" : le renvoi au "ça" qui ajoute à la dimension non-personnelle déjà présente dans le "il" l'indifférenciation du genre neutre. "Ça" décatégorise et brouille les contours. Son fonctionnement linguistique est très particulier dans le domaine de l'anaphore : il efface la distinction du genre et du nombre ; il marque l'étrangeté dans un rebrassage qui reprend toujours, par l'excès ou le manque, la catégorisation du réel auquel renvoie son antécédent :

" Les douze mineurs ça criait: // ça criait comme tout eh !
"Ladrecht !" " (4.A).

Pourquoi ce détachement du cri par rapport aux crieurs ? Nous reviendrons plus loin sur cette question.

3.4. Les conflits de et sur la personne se produisent toujours dans des moments de vive tension émotionnelle pour celui qui parle. Ce sont les moments où intervieweurs et interviewés hésitent sur leur position énonciative dans la stratégie discursive.

Les marques de ce trouble et de cette hésitation sont repérables dans des contradictions explicites qui se déploient dans la chaîne syntagmatique : ce sont les reprises, les corrections, les ratages qui font bifurquer les programmes en "je" vers des programmes en "nous/on", ou plus fréquemment en "on". Il s'agit là de l'emploi répertorié par les grammaires et dictionnaires contemporains où "on" est analysé comme un équivalent, en français oral, de la personne "nous". Or cette interprétation en équivalence a besoin d'être précisée et même sérieusement nuancée.

Par son origine lexicale - qui a laissé des traces dans l'usage actuel -, "on" est affecté du trait [+ humain] et cette caractéristique a certainement joué dans sa spécialisation comme masque de la personne. Tout se passe comme si l'aspect de "persona" comme masque de théâtre s'était cristallisé dans ce parapraxème pour y dissimuler-inclure, dans un continuum, locuteurs, allocutaires, et aussi non-personnes. "On" parcourt ainsi toutes les positions programmatiques du schéma de la personne : il est un condensif implicite qui bien des fois réduit sa visée à un "je" dissimulé ; plus rarement il est un expansif implicite, dans une sorte de mimésis de l'intentionnalité des allocutaires ; il peut enfin se polariser sur la non-personne, ne gardant avec le "je" que le lien du trait [+ humain], lien qui scelle les fondements du continuum dont "je" est l'autre pôle caché.

La dialectique "je/on" constitue à l'oral le révélateur des contradictions dans le positionnement de la visée énonciative chez un locuteur. Les

difficultés à choisir son degré d'investissement personnel dans sa parole témoigne des tensions antagonistes à travers lesquelles le sujet se clive dans son discours.

3.4.1. Dure épreuve par exemple pour un responsable syndical que d'être invité, dans un entretien face-à-face, à raconter comment il a vécu personnellement une action dangereuse dont il était à la fois leader et acteur. Va-t-il tenir un discours préconstruit et dépersonnalisé dans un "nous" de groupe ou en non-personne, discours de meeting ou de prise de parole institutionnalisée ? Va-t-il se raconter dans une structure de dialogue comme l'y invitent ses interlocuteurs ? Sa parole est soumise à deux pressions antithétiques :

- L'habitude d'un certain type de communication où il parle aux autres mais non pas avec les autres et où ses propos sont réglés par les modèles que Michel Pécheux appelle des formations discursives (11).
- La sollicitation des intervieweurs qui l'entraîne vers une relation interpersonnelle et donc vers la narration d'une expérience unique, vécue de l'intérieur.

François Combe, leader de la grève, évoque en 3.A et 4.A la première menace d'intervention des CRS au moment où il occupe, avec onze autres mineurs le bureau du Directeur des Houillères.

(3.A) A - moi je m'en rappelle je disais au directeur "Je comprends pas mais: / où c'est qu'ils doivent être parce qu'ils doivent intervenir d'un moment à l'autre: / ça m'étonne que la porte ait pas encore sauté" / mais c'est vrai que (1) c'était / c'était difficile à faire sauter (1) mais enfin ils l'auraient faite sauter // "Et ça attend". (12)

(4.A) A - et en haut / bien sûr / les mineurs que: les douze mineurs ça criait: // ça criait comme tout eh ! "Ladrecht" ! ou / bon et tout tout un tas de slogans [...] nous on était douze tout ça

Deux groupes se dessinent nettement en 3.A à travers l'opposition "je"/non-personne. Le "je" redondant du souvenir ("moi je m'en rappelle je disais") convoque le "je" du discours rapporté réactualisé par le locuteur qui le rejoue grâce à l'emphase de son intonation ("je comprends pas", "ça m'étonne"). Dans le discours citant, le "je" pose en non-personne son adversaire le "directeur", dans un "combat des chefs" où il se donne, grâce à sa maîtrise des positions énonciatives, un rôle dominant. Dans le discours cité, les "ils" adverses sont les CRS, désignés sans être explicités. Mais un glissement s'opère du "ils" au "ça" : "Et ça attend !". La décision qui se fait

attendre est ainsi rejetée dans l'indifférenciation totale par une déshomini-
sation de l'acte renvoyé à une force de répression indistincte et massive.
Le pluriel "is" s'est mué en entité non nombrable. La neutralisation en "ça"
est ici péjorative et menaçante.

Le processus est identique en 4.A : "ça criait" gomme "les douze mi-
neurs" pour ne laisser subsister qu'un cri, comme venu des profondeurs d'une
revendication ouvrière vitale ; cri-emblème d'une nomination toponymique,
"Ladrecht" ; praxème qui à lui seul est porteur de tous les symboles de la
lutte engagée.

Mais où se situe François Combe à ce point du récit ? Seule l'éluc-
cidation "nous on était douze" permet de comprendre rétrospectivement qu'il
s'incluait en non-personne dans "les douze mineurs ça criait". On peut s'in-
terroger tant sur le sens de cette ambiguïté momentanée que sur la nécessité
qu'éprouve le locuteur de désambiguïser ensuite son propos. Pourquoi cette
non-personne puisque "je" fait partie du groupe ? Immersion du leader dans
l'action de ses troupes ou position décalée qui marque une gêne à s'impliquer
directement dans ces cris ? Quoi qu'il en soit, le "ça" exprime une action
débridée dans laquelle "je" se perd avant de se reprendre dans un "nous on"
("nous on était douze") qui restructure son investissement dans le système
des personnes.

3.4.2. Un autre responsable syndical, Gérard C., aborde, dans une interac-
tion verbale comparable, le même récit, mais vu cette fois du côté des mi-
litants qui se sont massés devant la Houillère pour soutenir le groupe qui
occupe le bureau du directeur.

(5.A) A - là: / je pense que là: / la / ce qui a été peut-être le plus
impressionnant c'est: / c'est la première fois que les CRS se sont
trouvés devant les Bureaux Centraux à Rochebelle / en l'espace de:
/ d'une heure / on a pu amener huit cents à mille personnes devant:
les Bureaux Centraux où les mineurs / occupaient la direction / et:
/ lorsqu'on arrivait / je suis arrivé au tout début / et lorsqu'on
arrivait qu'on voyait: / les CRS alignés: sur: quatre ou cinq
rangs d'un côté / face aux: Bureaux Centraux / et: en bas: de
l'autre côté de la direction / la même chose / je dois dire que:
/ ça fait quelque chose quand même eh / on ressent / on ressent ces
choses-là profondément / moi j'ai pas connu / pasque j'avais un an
en quarante-huit / et j'étais jeune aussi en cinquante-deux / mais
lorsqu'on entend parler les: anciens qui racontent les événements
tels qu'ils se sont produits à cette époque-là / on imagine pas bon

les vieux / c'est vrai tout ce qu'is disent / y a des choses / mais lorsqu'après on se trouve / sur le terrain et que: on est: confrontés à de telles situations / de voir des hommes dressés face / à d'autres et: / alors que / c'est: mes hommes desquels je faisais partie / se battre pour: / défendre l'intérêt: régional l'intérêt national que l'on risque d'arriver à un affrontement et qu'il se passe des choses: / dont on ne peut prévoir l'issue / euh i se passe des tas de choses dans notre tête à ce moment-là / et: c'est: / c'est très / très difficile à rendre: / à rendre comme ça / y a y a une foule d'images qui viennent au moment venu / mais j- j'arrive pas trop à traduire pasque: / sur le moment on ressent tellement de choses qu'après / les mots quelquefois / placés devant certaines situations / on trouve pas les mots pour traduire ce qu'on a: réellement pensé dans un moment donné / dans un moment d'émotion / intense quoi eh pasque je crois que / que ça soulève des / beaucoup d'émotions /aors on voit des tas d'images on peut imaginer des tas de choses / qu'il est: maintenant ça fait: ça fait deux ans quoi deux deux trois ans / ça fait trois ans oui / c'est: on peut plus le rendre après de la mê- de la même façon / i. faudrait prendre sur le vif / pour qu'on donne vrai- réellement les vé- les impressions / c'est vrai...

Le propos de Gérard C. est structuré par le fonctionnement polyphonique de deux visées énonciatives : l'une en "je", l'autre en "on". Le locuteur ne peut ou ne veut pas opter entre ces deux programmes actantiels :

" en l'espace de: / d'une heure / on a pu amener huit cents à mille personnes devant: les Bureaux Centraux "

" lorsqu'on arrivait / je suis arrivé au tout début / et lorsqu'on arrivait qu'on voyait: / les CRS alignés: "

Gérard C. engage sa narration avec un "on" qui englobe le groupe des syndicalistes dans lesquels il se fonde ; mais à peine posé, cet effacement en "même" est intercepté par un "je" d'expérience singulière fondé sur la nécessité d'authentifier le récit comme témoignage. On peut y voir en même temps le désir de poser une primauté chronologique qui institue Gérard C. à la fois en meneur - le chef doit toujours marcher en premier ! - et en narrateur privilégié.

Cette apparition du "je" est encadrée par deux programmes de phrase en "on" qui laissent voir un infléchissement du parapraxème-masque vers les

intervieweurs : au titre de l'imagination participative, place leur est faite dans le souvenir que "je" réactualise. "On voyait" les invite au partage de l'expérience ; il amorce une stratégie de connivence qui ne va pas cesser de se développer. L'allongement syllabique dont le taux de fréquence augmente sensiblement introduit un ralentissement du rythme narratif qui interpelle les interlocuteurs et dont un des objectifs est peut-être de leur laisser le temps de reconstituer la scène.

Très vite s'opère un nouveau glissement du "on" narratif vers le "on" d'expérience partagée qui intègre au maximum les intervieweurs. Cet infléchissement est lié à un changement de temporalité : l'imparfait laisse place à des présents gnomiques qui font affleurer le souvenir dans le présent d'interlocution. Des structures du type : "on ressent/ on ressent ces choses-là profondément", "on n'imagine pas", "lorsqu'après on se trouve / sur le terrain et que : on est : confronté à de telles situations", abondent et rythment en quelque sorte la production discursive de Gérard C.

Associer dans un même fonctionnement présent gnomique et présent actuel va à l'encontre des interprétations habituelles qui les opposent. L'oral permet en effet d'observer des fonctionnements contraires aux idées reçues qui renvoient le présent "de vérité générale" à un sujet universel dans une atemporalité sans ancrage. Rien de tel ici puisque l'expérience n'est convoquée que pour renforcer le propos actuel du locuteur et faire partager.. à ses allocutaires son univers de croyances.

"On" vise "je" + "tous ceux qui ont vécu la même expérience qui moi" + "vous qui m'écoutez et pouvez la comprendre". Sous couleur de viser au-delà une universalité floue des sujets, la pertinence du propos est focalisée sur les protagonistes de l'interlocution.

Deux fonctionnements du "je" sont repérables face au "on" et interviennent en contrepoint :

- Le premier, répétitif et abondant, relié au présent de parole du locuteur, évalue métadiscursivement le récit : "je pense que là: ", "je dois dire que: ", "mais j-/j'arrive pas trop à traduire", "je crois que ".
- Le second, plus sporadique, relié aux temps du passé (passés composés, imparfaits) tente, sans y parvenir, d'amorcer une narration personnelle :

" je suis arrivé au tout début ",
" moi j'ai pas connu / pasque j'avais un an en quarante-huit/ et j'étais jeune aussi en cinquante-deux ",
" mes hommes desquels je faisais partie ".

La dernière occurrence échoue dans le positionnement du locuteur qui s'affirme, contradictoirement, sujet dominant la structure du groupe et sujet dominé par cette structure. L'incohérence du propos exhibe la difficulté du clivage du sujet : Gérard C. veut se vivre ou se présenter à la fois comme responsable et comme militant de base pour reprendre la terminologie syndicale. L'agrammaticalité de la séquence donne à voir les pressions antagonistes de la signifiante. A l'inverse, les programmes en "on" lui offrent la commodité d'impliciter cette difficulté de positionnement.

Le clivage du sujet est différent dans les deux autres occurrences où Gérard C. a pour ailleurs les acteurs des luttes passées. Le "je" s'y pose en négativité et en manque, face à une mémoire ouvrière dont les récits fonctionnent comme récits exemplaires, comme modèles virtuels de ce qui peut advenir. On voit bien, en effet, que le rôle de cette mémoire collective est axé non seulement sur les représentations du passé, l'organisation du souvenir, mais sur l'anticipation toujours plus ou moins incertaine d'un enchaînement prévisible et redouté de l'avenir. A ce point du récit, le poids du non-dit est extrême : la citation des dates " mille neuf cent quarante-huit " " mille neuf cent cinquante-deux " réfère à des affrontements passés du même type entre mineurs cévenols et forces de l'ordre. Leur issue sanglante (plusieurs morts) est dans la mémoire des grévistes. Pour l'avenir, le même scénario est envisagé en allusion à travers un programme narratif dont l'aboutissement reste ouvert :

" il se passe des choses: / dont on ne peut prévoir l'issue "

Le tour impersonnel "il se passe", lié à la dépraxémisation "des choses", conduit locuteur et auditeurs à la limite du tabou linguistique.

La contradiction du couple mémoire-prévision est soulignée par l'utilisation ambiguë du parapraxème "tel" dans deux programmes de phrase. Le premier est axé sur l'évocation du passé :

" mais lorsqu'on entend parler les: anciens qui racontent les les événements tels qu'ils se sont produits à cette époque-là "

"Tels" affirme l'authenticité du dire par référence à l'Histoire.

La deuxième occurrence instaure un carrefour de sens antagoniste :

" mais lorsqu'après on se trouve / sur le terrain et que: on est: confronté à de telles situations "

"Tel" fonctionne-t-il en identité ou en dépassement de l'identité ? S'agit-il de situations telles qu'elles avaient pu être décrites par les anciens

ou de situations si intenses, si exceptionnelles qu'elles excèdent l'identification au récit exemplaire et même le pouvoir de dire du locuteur ?

La relative inadéquation du souvenir à la réalité est ponctuée par un connecteur à la fois temporel et logique : "après", qui accentue le décalage entre le récit d'expérience des anciens et le vécu des acteurs qui se trouvent "sur le terrain". Cette prise de conscience du décalage entre récit et réalité en entraîne une autre. Le sujet narrateur fait et commente l'expérience des manques de la parole pour restituer son propre passé. Les récits des anciens restaient en deçà du vécu dans son intensité ; de même Gérard C. éprouve la distance qui sépare l'à-dire du dit ; il se rend compte de l'impossibilité de trouver les mots pour ressusciter par la parole un réel révolu qui de toute façon se dérobe à une formulation en réduction. Par approximations successives, "je" évalue devant ses interlocuteurs, en négativité, son impuissance à faire du moment crucial qu'il se proposait de retracer autre chose qu'un spectacle de langage.

3.5. La difficulté à se situer par rapport à un groupe se redouble souvent d'obstacles plus strictement intersubjectifs. La grève a constitué pour les relations familiales une dure mise à l'épreuve, particulièrement lorsque les rapports de couple étaient dégradés.

Dans le fragment 6.A René Cédât raconte à B et à C l'épisode qu'il présente comme son meilleur souvenir de la lutte. Pourtant son intervention est marquée de nombreuses reprises et hésitations dans le système des personnes. Loin d'être renforcé par l'évocation de la victoire, le sujet paraît déstabilisé à ce souvenir. Ici encore "je" et "on" sont en balance et extériorisent dans le dit les tensions de l'à-dire.

(6.A) A - quand je suis rentré le soir que / en pleurant -fin le soir /
le matin eh / en pleurant j'y ai dit: "On a gagné / je vais rep-
on va bientôt repr- re- je vais reprendre le travail" / tu vois
rien que d'en parler j'ai: / j'ai un peu les: / eh bé crois-moi
ça c'est: / moi je l'oublierai jamais je crois eh / (bien sûr B C)

René C. rapporte aux enquêteurs comment il a annoncé à sa femme, Odette, la victoire ("j'y ai dit"). Mais quelle victoire ? Celle des mineurs dont il est l'un des leaders ? Celle qu'il revendique pour lui-même ? L'hésitation entre "je" et "on" pourrait être lue superficiellement comme un flottement peu significatif : le succès est collectif mais pour l'individu c'est le sort personnel qui tend à primer. Il y aurait là un jeu de pendule entre subjectivité et solidarité avec le groupe.

En fait le blocage est plus profond, la difficulté est autre. Pour la comprendre, il faut reconstituer la scène de l'interview et la relation entre les acteurs. René C. connaît depuis longtemps des relations difficiles avec sa femme qui considère avec hostilité tout ce qui touche à la lutte des mineurs, tout ce qui éloigne son mari de la maison. Elle a vécu négativement et en rejet les 13 mois de grève. Sa participation à l'interview, qui a été difficile à obtenir, se limite à de rares propos, réprobateurs ; elle se manifeste surtout par une présence silencieuse et pleine de reproche. Pour René C., les intervieweurs deviennent des intercesseurs qui peut-être lui permettront de traverser le mur de silence et de refus que lui oppose Odette.

Paradoxalement, le "je" paraît fonctionner dans ce cas en euphémisation du "on" : deux fois la personne singulière "je" vient corriger un "on" à valeur collective de "nous". Aux yeux de l'épouse, celle d'hier à qui s'adressait le propos rapporté, celle d'aujourd'hui assistant à l'interview, c'est la solidarité avec la lutte du groupe qui est irritante. Pour le locuteur la référence plurielle permise par le parapraxème-masque se dégage d'autant mieux que l'occurrence "on a gagné" actualise une formule-type, consacrée par le discours politique, syndical, sportif... C'est l'expression en "on" qui est ici le cri du coeur, mais la pulsion fusionnelle est aussitôt réfrénée par une restriction en "je" référant à l'instance que l'épouse est prête à admettre et reconnaît. "Je" se réduit à l'époux, à l'individu travaillant et rapportant son salaire à la maison. Les "idem" dont "je" vit quotidiennement l'expérience collective sont ainsi retranchés, refoulés vers la censure. Cela ne se fait pas sans remords : les pauses, balbutiements, allongements vocaliques en portent témoignage.

Nouveau paradoxe du fonctionnement des marques de la personne dans cette séquence, le véritable interlocuteur de René C. n'est pas celui auquel il s'adresse avec insistance ("tu vois", "eh bé crois-moi", "eh"). Tandis qu'il parle apparemment à B, son regard ne quitte pas Odette. A ce point, le système allocutif est en décalage par rapport à l'intentionnalité du dire tendue vers "elle", l'absente de la relation interlocutive.

3.6. L'absence d'ancrage de "on" constitue l'un des cas-mimétiques les plus significatifs de la difficulté qu'éprouve parfois un sujet à s'assumer, en tant que tel, dans sa visée énonciative. Le brouillage de l'anaphore provoque alors l'obscurcissement de la fonction référentielle dévolue aux toponymiques de la non-personne et produit un discours désamarré du réel dont il est censé rendre compte. Un "on" indécodable en dehors d'un implicite de connivence balise

alors une parole-fuite, une parole-écran qui intervient lorsque le sujet se sent menacé dans son clivage même. Il rejoue alors inconsciemment, dans une neutralisation confuse de ses propos, le drame qu'il tente de masquer. Mais la distanciation du dit voile l'âpreté des enjeux.

Maître mineur-chef du fond, Paul Maurer est un ouvrier sorti du rang. Ecartelé entre sa fierté d'appartenir depuis plusieurs générations à une famille de mineurs et son ascension sociale dans l'entreprise, il se vit douloureusement, depuis la grève, " entre l'enclume et le marteau ". A trois moments-clés de l'interview, sa parole reproduit à son insu cette impossibilité de choisir son camp contre laquelle il bute. Nous nous limiterons, faute de place, au premier. La réticence de l'interviewé provoque en interaction, l'embarras des intervieweurs dans leur insistance à solliciter un récit expérimentiel :

(7) C1 - et: // au début par exemple / pasque / je je n'arrive pas bien à saisir trop comment ça s'est passé: / bon au début de la grève euh / quand vous êtes arrivé le cinq mai au matin / vous avez trouvé le puits occupé je suppose que ça s'est passé comme ça / vous étiez pas au courant je suppose ...

A2 - oui / oui tout était / tout tout était occupé / on sentait déjà que y avait quelque chose qui volait dans l'air / mais on savait pas que ça prendrait quand même une ampleur si grande / (c'est ça B) eh (bon C) pasque tout était bien euh / tout quand même était: bien organisé:

C3 - bien et alors là: / bon pour vous par exemple bon euh:: / comment ça se présentait: euh / vous aviez // euh pour les ingénieurs je suppose que ç'a été la même chose je suppose qu'is

A4 - c'était pareil / is sont arrivés is ont vu / is ont vu un barrage /

C5 - is ont vu un barrage bon

A6 - is ont vu un barrage / on leur a dit " Bon bé le puits est occupé / vous ne rentrez pas: " / de toute façon on nous a fait: / rentrer quand même pasqu'i fallait prendre des: / des mesures y avait des mesures de sécurité de suite ç'a été quand même le le le / je pour- je dis pas le plan ORSEC mais enfin ç'a été quand même le grand branle-bas de combat (évidemment C) / eh / il a fallu prendre des mesures de sécurité / il a fallu faire des programmes de travail // et là alors ç'a été vraiment euh: / intransigent / on faisait rentrer (2) que les agents de sécurité (2) qui rentraient /

alors c'était euh / quand je parle de sécurité je parle de pompage /
pasqu'i faut pomper / quotidiennement / quotidiennement à Destival /
aux Oules / un jour sur deux / puis alors ce sont des tournées de
sécurité / qui sont vraiment draconiennes soit à Destival / soit
aux Oules / qui étaient / journalières (mm B et C) / eh alors là
y é- : / on en avait fait des listes / de suite on avait fait des
listes / qui étaient / euh on je peux pas dire corrigées par le : /
par les : / les grévistes / mais enfin qui étaient vues tous les
jours (mm C) / voyez / tous les jours on nous disait " Bon bé qui
faites-vous rentrer ? / pourquoi vous le faites rentrer ? " //

voilà exactement

Paul M., en règle générale, s'implique volontiers dans ses récits et prend plaisir à raconter ses expériences mais dès que ses interlocuteurs abordent un thème qui met en cause l'ouvrier qu'il était et le cadre qu'il est devenu, sa parole se trouble et le "je" se cantonne dans un commentaire métalinguistique explicatif. Il se dérobe à la sollicitation précise de l'interaction verbale ("pour vous", "quand vous êtes arrivé ") pour se réfugier sur la position moins dangereuse de technicien de la mine :

" quand je parle de sécurité je parle de pompage / "

Le "je" est donc déviant par rapport à la question posée.

Parallèlement, Paul M. met en oeuvre une stratégie d'évitement qui consiste à mobiliser toutes les ressources morphosyntaxiques qui lui permettent de répondre à ses interlocuteurs sans nommer les protagonistes du conflit entre lesquels il se trouve pris. Les impersonnels ("il a fallu", "il faut", "il fallait", "il y a", "ce sont") côtoient des phrases passives sans complément d'agent :

" tout était / tout était occupé / "

" tout était bien euh / tout quand même était : : bien organisé : "

" ç'a été vraiment euh : / intransigeant / "

A l'effacement de l'agent fait écho l'imprécision de l'actant agi : "tout" et "ça" renvoient à l'indifférencié la nature de ce qui "est occupé" comme les sujets responsables de l'intransigeance ; le recours aux impersonnels confirme l'aspect inéluctable d'activités humaines dont les actants sont occultés. Seul est nommé le processus, séparé de son origine.

Dans le même sens, le locuteur fait aussi appel aux procédés répertoriés par la grammaire générative qui permettent de réduire la structure

thème-prédicat au seul prédicat. Nominalisations et phrases en "être" s'enchaînent.

" quand je parle de sécurité je parle de pompage / "

" ce sont des tournées de sécurité / qui sont vraiment draconniennes "

Les faits semblent ainsi se dérouler d'eux-même, sans l'intervention des hommes, subterfuge qui efface la distance entre commandement et exécution, direction et grévistes. On ne sait, à écouter cette évocation du début de la grève, qui dirige vraiment les opérations.

"On" sera le vecteur essentiel de cette ambiguïté. Son effet de masque est maximal et instaure une polyphonie qui frôle l'incompréhensible pour des non-initiés. Il introduit un discours bivalent qui peut être aussi bien celui de l'enclume que celui du marteau :

" on sentait déjà que: y avait quelque chose qui volait dans l'air / mais on savait pas que ça prendrait une ampleur si grande / "

"On" donne à Paul M. le moyen de partager implicitement les inquiétudes de la Direction mais il pourrait aussi bien assumer le discours plein d'espoir d'un mineur engagé dans la lutte. Et, de fait, des phrases de ce type se retrouvent dans la bouche de bien des grévistes. La confusion sur l'interprétation de "on" ne sera levée qu'en fin de réplique, dans une réticence appuyée par un commentaire métalinguistique en "je" :

" de suite on avait fait des listes / qui étaient / euh on je peux pas dire corrigées par le: / par les: / les grévistes / "

" on nous disait "Bon bé qui faites-vous rentrer / pourquoi vous le faites rentrer ? "

La clé interprétative enfin fournie par le praxème "grévistes", le locuteur boucle sa réponse par une clôture plutôt inattendue : "voilà exactement". Phrase-prédicat dont on peut se demander quelle est la visée énonciative. L'exactitude a-t-elle pour cible l'information du propos ou la gêne de l'énonciateur ?

* * *

L'oral constitue l'observatoire privilégié du sujet en train de se construire " dans et par le langage ", selon la formule célèbre d'E. Benveniste. On n'a guère remarqué jusqu'ici que dans ce domaine les censures de

l'à-dire portent essentiellement sur les actualisateurs du substantif et sur les marques de la deixis personnelle. Les blocages dont ces parapraxèmes font l'objet tiennent au fait qu'ils jouent un rôle crucial dans la relation du langage au réel. Ces marques assument la fonction d'ancrage ; projetant en extériorité l'espace de parole qu'elles dessinent, elles servent de critère de réalité pour celui qui parle. Elles attestent la toponthèse du sujet. Plus : elles la permettent.

La toponthèse personnelle n'est en effet ni une photographie, ni un constat logique, qui ferait état de regroupements et de classements déjà existants. En déterminant les découpages de son ici et de son ailleurs personnels, le sujet construit son identité, à ses risques et périls. Dans son ici, il situe affinités, amitiés, solidarités, sentiment d'appartenance communautaire... Dans son ailleurs, il place la différence, attractive ou hostile, les objets et les êtres qui, de son fait ou malgré lui, ne font pas partie de son univers. Ces découpages ne sont jamais acquis une fois pour toute, ni clairs en conscience, ni fixes. Ils s'effectuent dans l'insécurité, et cette insécurité perturbe la parole, au lieu même des outils linguistiques qui balaient les limites fluctuantes de l'espace personnel.

NOTES

1. Principes de Linguistique théorique de G.Guillaume, Presses de l'Université Laval, Québec, et Klincksieck, Paris, 1973, p.266.
2. Roch VALIN, Préface aux Leçons de Linguistique de G.Guillaume, 1948-1949, série A, vol.1.
3. Cette terminologie rejoint celle qu'avait introduite André Jacob dans "Temps et Langage" (A.Colin, Paris, 1967), tout en déplaçant le contexte théorique et le champ d'utilisation de ces concepts.
4. R.MARTIN, " Langage et temps de dicto ", Langue Française, n°67, Septembre 1985.
5. F.GOLDMAN-EISLER, " Hesitation, information and levels of speech production ", in Disorders of Language, de Reuck et O'Connor eds., J. and A.Churchill, Londres, 1964.
6. Cette présentation d'une théorie praxématique de la personne fait le point d'une recherche en cours, menée par F.Gardès-Madray, dans le cadre de sa thèse de doctorat.
7. R.LAFONT, Le Travail et la Langue, Flammarion, Paris, 1978, chap.IV.
8. R.ZAZZO, Conduites et consciences I, Psychologie de l'enfant et méthode génétique, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1962.
9. F.JACQUES, Dialogiques I et II, PUF, 1979 et 1985.
10. A ce propos, voir J.BRES et F.GARDES-MADRAY, " Une enquête sociolinguistique en milieu minier : corpus et problèmes méthodologique ", Lengas, n°16, Publications de l'Université P.Valéry, Montpellier, 1984.
11. M.PECHEUX, Analyse automatique du discours, Dunod, 1969.

12. Précisons le sens des signes diacritiques utilisés dans les fragments de corpus reproduits ici :

- A désigne l'interviewé
- B : Jacques Brès
- C : Françoise Gardès-Madray
- : signale un allongement vocalique
- les barres obliques indiquent les pauses
- les points de suspension marquent l'interruption de parole
- le chiffre (1) encadre un segment prononcé d'un ton amusé
- le chiffre (2) encadre un segment prononcé avec une baisse très sensible de la voix
- [...] indique une coupure dans le texte.

BIBLIOGRAPHIE

a) Ouvrages :

- R.LAFONT et F.GARDES-MADRAY, Introduction à l'Analyse Textuelle, chap.5 et 6, Larousse, 1976.
- R.LAFONT, Le Travail et la Langue, chap.IV et V, Flammarion, 1978.

b) Articles :

- J.M.BARBERIS, F.GARDES-MADRAY, R.LAFONT, P.SIBLOT, " Terminologie praxématique, corps de définitions théorique ", Cahiers de Praxématique n°3, Montpellier III, 1984.
- J.BRES, " Bibliographie commentée des publications en praxématique ", Cahiers de Praxématique n°3, Montpellier III, 1984.
- J.BRES et F.GARDES-MADRAY, " Une enquête sociolinguistique en milieu minier : corpus et problèmes méthodologiques ", Lengas n°16, Montpellier III, 1984.
- F.GARDES-MADRAY, " Praxématique et interaction verbale ", Langages n°74, 1984.
- F.GARDES-MADRAY et P.SIBLOT, " Conflits d'identité, conflits sur le sens ", Mots n°13, 1986.
- A.JOLY, " Sur le système de la personne ", Revue des Langues Romanes n°1973, Montpellier, 1973.
- R.LAFONT et F.GARDES-MADRAY, " Le statut de la "non-personne" ", Revue des Langues Romanes n°1975, Montpellier, 1975.
- R.LAFONT, " Le langage et le temps, le temps du langage ", Cahiers de Praxématique n°4, Montpellier III, 1985.